

Il était une fois la révolution

Commentaire critique

Chasse au Godard d'Abbittibbi d'Éric Morin, Québec, 2013, 100 min

Jean-François Hamel

Volume 31, numéro 4, automne 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70052ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, J.-F. (2013). Compte rendu de [Il était une fois la révolution : commentaire critique / *Chasse au Godard d'Abbittibbi* d'Éric Morin, Québec, 2013, 100 min]. *Ciné-Bulles*, 31(4), 8–9.

Il était une fois la révolution



JEAN-FRANÇOIS HAMEL

À tort, on reproche souvent au cinéma québécois d'être homogène, replié sur lui-même et empêtré dans des styles et des approches facilement reconnaissables. Si l'on cherchait une preuve que cette affirmation repose sur une lecture superficielle des films, **Chasse au Godard d'Abbittibbi**, premier long métrage d'Éric Morin, nous la procure en déjouant les règles et les attentes de manière originale. Le film met en scène un univers déjanté où se conjuguent le tragique et l'absurde, faisant varier les tons et les genres sans jamais s'égarer. Le prétexte de ce film est une visite du célèbre cinéaste Jean-Luc Godard au Québec à l'hiver 1968, plus précisément en Abitibi où il espérait expérimenter certaines recherches artistiques et sociologiques. À cette prémisse se greffent trois personnages : Marie, son copain Michel et leur nouvel ami commun, Paul, un Montréalais qui revient de New York. Ensemble, ils découvrent par le biais de la vidéo un moyen de se questionner et de questionner les autres en interviewant des gens de diverses classes de la population à travers des reportages destinés à la télévision locale.

Soutenu par une voix *off* ironique et pointue, qui relate avec une distance jouissive le parcours en sol québécois de Godard de même que les tribulations de ses protagonistes, **Chasse au Godard d'Abbittibbi** dresse le portrait vivant et émouvant d'une génération, d'une époque et d'un lieu, soulignant chacun de ces éléments avec acuité et amusement. Il fait respirer non pas une nostalgie puérule, mais un sentiment d'ouverture aux changements sociohistoriques du Québec de la fin des années 1960, au moment où la jeunesse rêve d'un monde idéal. Véritable récit d'apprentissage, le film d'Éric Morin évoque une prise de conscience — celle de Marie — où se consume un ardent désir de vivre, de découvrir, d'appartenir : bouillonnant d'une énergie viscérale puisée à même les idées de grandeur de ses personnages, il n'apporte aucune réponse définitive, préférant les doutes et les hésitations d'êtres pris dans des entre-deux, conscients d'eux-mêmes, mais encore incertains de ce qu'ils veulent. Ainsi, le récit demeure flottant, vague et c'est là que réside toute sa puissance. Morin scrute d'un œil avisé, tendre mais jamais complaisant, ces ap-

prentis révolutionnaires en quête de sens dans un monde moderne, désespérément à la recherche de leur place.

Au centre du film trône sa figure la plus fragile et la plus intrigante, Marie, jeune femme dans la vingtaine à la fois lucide et candide qui décide de prendre part avec Michel au projet documentaire de Paul en allant à la rencontre d'ouvriers, de femmes et d'étudiants qui répondent à leurs questions avec une franchise parfois désarmante. C'est l'occasion pour elle d'échanger avec sa mère qui relate avec émotion le départ de son mari et l'amour inconditionnel qu'elle lui porte toujours ; leur conversation génère l'une des plus belles scènes du film, alors que Marie, voyant poindre la vulnérabilité de sa mère, abandonne sa position d'intervieweuse pour la serrer dans ses bras, exemplifiant un geste d'empathie et de solidarité issu principalement du cinéma direct, auquel Morin rend hommage dans ces admirables séquences en noir et blanc. À travers Marie, le cinéaste développe subtilement, sans trop insister, un thème majeur du récit d'apprentissage : l'attrait de l'ailleurs et le désir d'évasion.



Au-delà de la richesse de ses thématiques, **Chasse au Godard d'Abbittibbi** éblouit aussi par la façon, dont il cadre son personnage féminin. La caméra, romantique, semble amoureuse d'elle, la caressant de son regard. La présence de Godard à l'écran acquiert alors sa pleine mesure: c'est son héritage qui est célébré tout au long du récit et celui, plus largement, de la Nouvelle Vague. Il suffit d'observer Marie, dans une scène mémorable, chanter pendant que la caméra ne cesse de contempler son visage, pour penser à Anna Karina chez Godard (dans **Une femme est une femme** et **Bande à part** où elle jongle, comme Marie, avec deux hommes, ou encore dans **Vivre sa vie** qui contient une scène chantée d'anthologie). L'esthétique du film renvoie également à certaines images godardiennes: la dominance du blanc dans les intérieurs, où s'incruste parfois un détail (une chaise, une tasse à café) rouge, deux couleurs souvent exploitées par Godard, du moins jusqu'à **La Chinoise**. Puis, il y a le ton de ce trio de jeunes intellos en devenir issu d'un milieu modeste: un mélange de désinvolture et de grâce émaillant plusieurs séquences du film qui

rejoint l'éclatement des acquis culturels au sein de l'œuvre godardienne où se dessine, dès **À bout de souffle**, un décalage entre l'origine sociale des personnages et leurs préoccupations existentielles. Ce décalage scintille partout dans le film de Morin, produisant des instants de pure magie.

Enfin, le film s'achève dans la fuite, lointain écho de plusieurs personnages de la Nouvelle Vague désireux de se former par le voyage: Marie, assise à l'arrière d'une voiture, part au loin, laissant derrière ceux qu'elle a aimés et ce lieu qui l'a vu grandir. Ce long dernier plan de **Chasse au Godard d'Abbittibbi**, qui montre le visage de Marie où coulent quelques larmes, en est un qui ne s'oublie pas tant il accroît, pendant ces quelques minutes, les angoisses de l'héroïne, jusqu'à leur accorder une ampleur tragique insoupçonnée. Cet ultime plan, magnifique, émeut par sa délicate beauté puisée à même les traits sensibles de l'actrice Sophie Desmarais. Grâce à une mise en scène sachant tirer profit des plans fixes de paysages somptueux et d'intérieurs issus d'un imaginaire ciné-

philique fascinant, le film d'Éric Morin est surtout un portrait de jeune femme éblouissant: Marie est l'un des personnages féminins les plus inoubliables que le cinéma québécois ait donné à voir. Et **Chasse au Godard d'Abbittibbi** est à l'image de sa remarquable héroïne: envoûtant. (Sortie prévue: 1^{er} novembre 2013) ▀



Québec / 2013 / 100 min

RÉAL. ET SCÉN. Éric Morin **IMAGE** Louis-Philippe Blain **SON** Yann Cleary **MUS.** Philippe B. MONT. Jonathan Tremblay et Éric Morin **PROD.** Olivier Picard, David Pierrat, Félix St-Jacques et Patrick Zaloum **INT.** Sophie Desmarais, Martin Dubreuil, Alexandre Castonguay, Rachele Lortie, Jean-Philippe Goncalves **DIST.** FunFilm